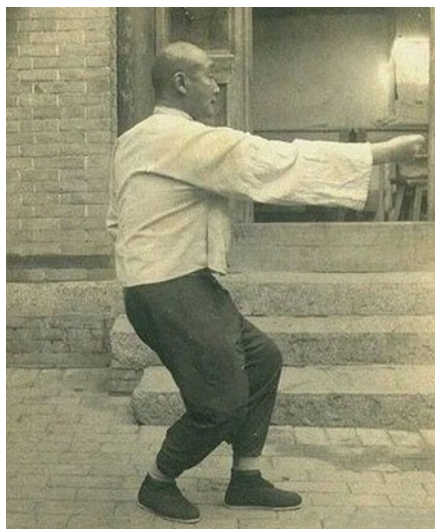


# DES ARMES DES DIEUX À LA BOXE DES VOYOUS

Un colloque sur la culture martiale chinoise au musée du Quai Branly-Jacques Chirac



Fu Jianqiu 傅剑秋 (1879 ~ 1956) boxeur de l'école *xingyi* 形意

En marge de l'exposition *Ultime Combat* organisée par le musée du Quai Branly-Jacques Chirac, s'est tenu un colloque dont le thème était particulièrement alléchant : *Culture martiale chinoise, corps, rituel et société*. Il faut saluer cette belle initiative ainsi que ses participants, aréopage de sinologues et anthropologues qui se retrouva le 12 novembre dans le Théâtre Claude Lévi-Strauss. Pendant toute une journée, les conférenciers s'efforcèrent d'ouvrir quelques portes sur un domaine méconnu et, au regard du monde académique anglo-saxon, peu exploré par les chercheurs francophones. Le fil conducteur des interventions, toujours intéressantes, se sera parfois effiloché, la multiplication des points de vue soulevant plus de questions qu'elle n'apportait de réponses. Ainsi, la « martialité » semblait se perdre dans des labyrinthes conceptuels alors que la dichotomie entre Wen et Wu se faisait moins claire au fur et à mesure des prises de parole. Mais c'était là tout l'intérêt de cette réunion et des discussions qui accompagnèrent les différentes présentations. Toutefois, on peut regretter la part insuffisante accordée à la boxe chinoise, cette culture corporelle pourtant mise à l'honneur au Quai Branly.

## Qu'est-ce qu'un art martial ?

« Art martial » est la traduction non littérale des termes *wushu* en Chine et *bujutsu* au Japon dont la signification est la même : technique (*shu, jutsu* 術) guerrière (*wu, bu* 武)<sup>1</sup>. Pourtant, il ne viendrait pas à l'idée du néophyte d'associer le close-combat ou encore le maniement de la baïonnette à la définition commune des arts martiaux. Comme chacun sait, celle-ci renvoie exclusivement à des méthodes de combat asiatiques, pour ne pas dire exotiques, à mains nues ou aux armes et empreintes d'une certaine spiritualité. Ici le « kimono » fait le karatéka ou le judoka tout comme l'habit fait le moine. Dans l'esprit du grand public, les arts martiaux n'existent pas sans une aura de mystère (le cri qui tue, la prise imparable, les points vitaux, l'énergie, les grands maîtres...), tout un imaginaire foisonnant entretenu notamment par le cinéma mais qui, comme en témoignèrent les interventions du colloque, plonge ses racines au plus profond de la civilisation chinoise.

Pour en rester à l'écume cinématographique, c'est bien l'imaginaire des films de cape et d'épée qui, par exemple, amena le maître taoïste Li Jiazhong 李嘉中 à la pratique martiale. Ce dernier, qui était

---

<sup>1</sup> Alain Arrault, Directeur d'études de l'EFEO, a rappelé au début de son intervention l'étymologie du caractère Wu donnée par le *Shuowen jiezi* 说文解字 le plus ancien dictionnaire chinois : « l'arrêt de la lance » qui peut être celle de l'attaquant, vaincu ou pour le moins neutralisé, ou encore celle du défenseur qui remise son arme après la victoire.

le sujet de l'intervention de Georges Favraud<sup>2</sup>, est l'un des rares « boxeurs » chinois dont le nom aura été mentionné au cours de la journée, avec ceux de ses propres instructeurs (notamment Kuang Changxiu 匡常修 et Wang Xuanjie 王选杰), de l'inévitable Bruce Lee, dont le nom surgissait ça et là, ainsi que du fondateur du *yiquan*, Wang Xiangzhai 王芗斋.

Si j'ai mis entre guillemets la qualification de boxeur pour le maître taoïste, c'est pour insister sur une première différence entre le concept de « martialité chinoise », qui fut maintes fois discuté, et les sports de combat. Ces derniers n'ignorent ni l'affrontement fictif (le *shadow boxing* de la boxe anglaise) ni la dimension magico-rituelle dont peuvent témoigner la lutte sénégalaise ou encore la boxe thaïlandaise avec l'usage de gris-gris et talismans. Dans le cadre des disciplines agonistiques ces aspects n'empêchent pas le combat proprement dit, alors que pour les arts martiaux internes particulièrement, l'affrontement est la plupart du temps contourné. Une observation qui, dans une certaine mesure, peut être étendue à d'autres arts martiaux dans leurs formes traditionnelles, à l'instar du karaté qui ne connaissait à l'origine que la pratique du *kata* (combat contre des adversaires imaginaires), le *kumite* (affrontement codifié) ne s'étant généralisé qu'après-guerre.

Un élément significatif de la culture martiale chinoise est, à quelques exceptions près, l'absence de figuration de l'adversaire dans les traités d'arts martiaux et cela depuis les Ming jusqu'aux manuels de boxe chinoise publiés durant la période républicaine puis sous le pouvoir communiste avant Deng Xiaoping. Alors que depuis la Renaissance les traités européens consacrés aux arts de combat montraient *explicitement* des techniques destinées à mettre un adversaire hors de combat voire à le tuer<sup>3</sup>, en Chine ceux-ci ne donnent à voir et à lire que les attitudes ainsi que les principes théoriques d'une martialité apparemment peu soucieuse de représenter les finalités concrètes de l'activité guerrière. Ainsi, au cours du colloque, la référence au nom du dieu antique des combats, Mars, en vint à apparaître comme une sorte d'anomalie certains intervenants plaisantant même au sujet d'une hypothétique dimension « vénusienne » des arts martiaux chinois<sup>4</sup>. Sans aller aussi loin, il est néanmoins légitime par exemple de se demander où réside exactement le « martial » du taiji quan ? Dans les discours sur les différentes énergies ? Le maniement occasionnel d'une épée ? Des mouvements vigoureux comme dans le style Chen ? La pratique avec un partenaire d'exercices martiaux euphémisés tels que la « poussée des mains » (*tuishou* 推手) ?

### **Des mouvements de l'esprit aux mouvements du corps**

La seule intervention qui aborda frontalement la boxe chinoise fut celle de Laurent Chircop-Reyes<sup>5</sup>. Sa présentation, très dense, brossa d'abord un tableau synthétique de la pratique pugilistique dans la Chine du Nord jusqu'à l'apparition de la notion de « boxe interne » (*neijia quan* 内家拳) présentée ici comme une « expression spirituelle de la martialité ». Il s'attacha ensuite à suivre l'évolution du *yiquan* 意拳, ou « boxe de l'intention », discipline développée par le maître Wang Xiangzhai (1885 ou 1890-1963). Cette méthode requiert de la part de l'adepte une concentration de ses efforts sur la quête d'une force (*li* 力) qui, paradoxalement, est développée non par le mouvement, le corps étant immobilisé (*zhanzhuang* 站桩 : se tenir comme un pilier), mais par l'activité de l'esprit et plus particulièrement de « l'intention » (*yi* 意). À la différence de la plupart des écoles de boxe chinoise, la préparation à l'affrontement ne s'effectue plus par le biais des formes techniques ou du combat mimé (l'enchaînement chorégraphié de mouvements, *taolu* 套路) mais par un travail mental consistant notamment à susciter un stress intérieur par la convocation du versant négatif de la pratique martiale : violence et férocité. Par cet effort de visualisation et la production de micro-mouvements, il serait ainsi possible de générer une force affinée applicable face à un adversaire ou pouvant être réorientée en vue d'objectifs liés à la santé (*jiankang* 健康). L'agressivité des sectateurs du *yiquan* secoua le monde des arts martiaux internes chinois au cours des années 1980, ce qui conduisit la communauté martiale à qualifier leur discipline de « boxe de voyou » (*liumang quan* 流氓拳).

<sup>2</sup> *Les dynamiques rituelles, techniques et sociales d'un boxeur taoïste contemporain.*

<sup>3</sup> Ce que montre, entre tant d'autres, le traité *Grande représentation de l'art et de l'usage de l'escrime* (*Gran Simulacro dell'Arte e dell'Uso della Scherma*) publié en 1610 par le maître Ridolfo Capo Ferro où l'on voit des rapières traverser des boîtes crâniennes...

<sup>4</sup> Rappelons que Vénus est l'épouse du dieu Mars.

<sup>5</sup> *Du combat au yangsheng. Symbolique de la « force » et réorientation des valeurs martiales au XXe siècle.*

棍拳)<sup>6</sup>. Avant l'apparition de cette pratique contrevenant aux conceptions de l'exercice physique prônées par les autorités communistes, Wang Xiangzhai avait consacré les dernières années de sa vie à orienter sa méthode de développement de la force combattive vers le *yangsheng* 养生 (nourrir le principe vital), autrement dit une pratique aux effets hygiéniques et curatifs que ses héritiers se chargèrent de répandre en Chine.

Quoi qu'il en soit, on peut se demander si les premiers adeptes du *xingyi quan* 形意拳 \_ l'art martial dont dérive le *yi quan* \_ comptaient réellement sur des procédés tels que ceux défendus par Wang pour développer leur efficacité martiale ou si celle-ci ne reposait pas plutôt sur une approche plus pragmatique fondée sur le renforcement du corps et la pratique en opposition, démarche que l'on trouvait par ailleurs dans la lutte chinoise (*shuaijiao* 摔跤), réputée sous les Qing pour former de redoutables combattants<sup>7</sup>. S'il ne fait aucun doute que la réputation des boxeurs *xingyi* était bien établie au début du XXe siècle, il faut rappeler que l'un d'entre eux, Zhu Guofu 朱国福(1891-1968), n'hésita pas quant à lui à délaissier les recettes traditionnelles pour étudier la boxe anglaise dont il adopta les techniques ainsi que les méthodes d'entraînement. Grand bien lui fit puisqu'il s'imposa lors de la première compétition de combat sportif organisée à Nankin en 1928, accédant par la suite à des responsabilités dans le milieu institutionnel des arts martiaux, milieu qui resta en grande partie fermé à Wang Xiangzhai<sup>8</sup>. Il faut noter également que Zhu apporta son soutien musclé à l'historien Tang Hao 唐豪 (1897-1959) lorsque celui-ci suscita l'ire des cercles martiaux traditionalistes en 1930 avec la publication de son ouvrage, *Études sur Shaolin et Wudang (Shaolin Wudang kao* 少林武当考) qui réfutait les généalogies fabuleuses faisant remonter les arts martiaux chinois à des personnages légendaires tels que Bodhidharma (pour le *xingyi quan* ou la boxe shaolin) ou l'immortel Zhang Sanfeng (pour le taiji quan). Significativement, l'importante contribution de cet apôtre du combat libre demeure méconnue malgré l'avancée constituée par son éclectisme qui ouvrit de nouvelles perspectives aux cercles martiaux, prémices qui allaient conduire, à partir de la fin des années 1970, à l'élaboration du *sanda* 散打 moderne, sorte de *kick boxing* chinois faisant la part belle aux techniques de projections.

### Les formes du combat

De fait, les arts martiaux chinois furent tout au long du XXe siècle confrontés à l'épineuse question du combat « pour de vrai ». Une dimension prosaïque de l'affrontement dont il aura finalement été peu question tout au long du colloque comme le souligna le chercheur Stéphane Rennesson lors de la discussion finale. Ce défi lancé par le réel reçut plusieurs réponses. L'une d'entre elles, qui a probablement le plus à voir avec la notion de « martialité », s'ancre dans la tradition littéraire et un corpus de principes qui pour être ésotériques n'en sont pas moins compatibles avec les préjugés de l'époque moderne. La cosmologie et les théories sur l'énergie y sont ainsi mises en avant alors que la pratique martiale est euphémisée au profit de préoccupations hygiéniques. Dans ce cadre, qui est notamment celui des « arts internes », le combat n'occupe qu'une place théorique si ce n'est rhétorique<sup>9</sup>.

Une autre réponse, plus évidente, est celle de la confrontation directe qui, comme le rappela Laurent Chircop-Reyes, pouvait être soit ritualisée soit dérégulée à la façon d'un combat de rue où tous les coups sont permis y compris les manœuvres sournoises. Dans ce contexte la bagarre peut être perçue comme une école d'apprentissage ce qui fut le cas par exemple pour le jeune Bruce Lee dans le Hong Kong des années 1950. En effet, et contrairement à ce que prétend sa légende, la future star fréquenta moins l'école du vénérable Ip Man que les cours informels de son mentor Wong Shun Leung 黄淳梁, disciple du précédent et champion du clan *wing chun* 咏春 connu pour ses

---

6 Il faut noter que l'apparition de ce phénomène coïncide avec l'ouverture de la Chine à l'économie de marché.

7 Significativement, la lutte chinoise joua un rôle important dans l'émergence d'une forme moderne de combat libre en Chine.

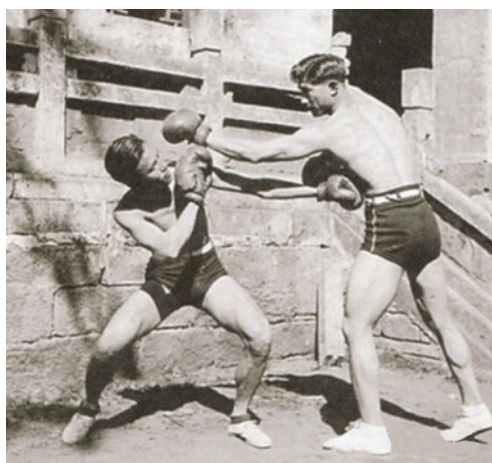
8 Sur la carrière de fondateur du *yi quan*, voir dans ce site l'article en deux parties consacré à sa biographie : *Wang Xiangzhai, le grand accomplissement ?*

9 Ce courant est celui des nombreuses théories fumeuses sur l'énergie qui, immanquablement, se fracassent contre le mur du réel tels les maîtres de taiji quan Chen Yong 陈勇 (2018) et Ma Baoguo 马保国 (2020) face au turbulent Xu Xiaodong 徐晓冬, champion de combat libre complètement désaffilié du monde des arts martiaux traditionnels.

affrontements avec les jeunes coqs d'autres groupes martiaux. Un « kung-fu de rue » donc qui assumait le passage à l'acte et parfois son instrumentalisation par des organisations criminelles, ce qui le rendait alors éminemment suspect aux yeux des autorités britanniques<sup>10</sup>.

Enfin, signalons l'élaboration à partir de la fin des années 1920 d'un sport de combat autochtone dont Zhu Guofu fut la figure de proue et qui se dota progressivement de règles (actions interdites, nombre de reprises, protections...) tout en posant de nouvelles exigences, notamment sur le plan de la préparation physique<sup>11</sup>. À ce propos, il convient de préciser que même si le kung-fu de rue contribuait incontestablement à former des combattants agressifs (ainsi que des hommes de mains pour les triades), ce n'est que par la mise au point du *sanda* et l'adoption de méthodes d'entraînement rationnelles que les combattants chinois purent enfin rivaliser avec leurs redoutables concurrents de la boxe thaïlandaise<sup>12</sup>.

Du point de vue de cette catégorisation certainement discutable, il semblerait que le *yi quan* du maître Wang Xiangzhai se situe à l'intersection entre le kung-fu de rue (la « boxe de voyou ») et une martialité axée sur la santé.<sup>13</sup> Toutefois son objectif d'éveiller un « esprit » combatif en galvanisant les émotions ou même en suscitant un état de folie pourrait, à certains égards, être relié aux traditions souterraines du « combat des esprits » (*shenda* 神打), pratique médiumnique par laquelle l'initié devient le réceptacle d'une entité guerrière<sup>14</sup>.



Dans ce cliché datant de 1939, Zhang Wenguang 张文广 (1914-2010), célèbre maître des arts martiaux chinois que l'on reconnaît à droite, démontre une technique de boxe anglaise avec l'un de ses élèves.

## Guerriers en pyjama

Le colloque s'était ouvert sur la très intéressante intervention du professeur Ji Zhe intitulée *Les soldats-tigres de l'empire des Qing. Guerre, rituel & possession*. En préambule, cet enseignant de l'INALCO évoqua la curiosité amusée des Européens pour les accoutrements des « soldats-tigres » que l'armée britannique affronta à plusieurs reprises lors de la première guerre de l'opium (1842). Ceux-ci, qui étaient armés de sabres et boucliers en rotin<sup>15</sup>, se présentaient au combat revêtus de sortes de pyjamas rayés comportant une capuche avec des oreilles ! Malgré leur dénomination formidable et l'esprit de férocité censé les habiter, les soldats-tigres ne furent d'aucune efficacité lors de leurs attaques, cela principalement en raison d'une tactique guidée par des préoccupations d'ordre magique. Des mesures telles que déclencher une attaque au mois, au jour et à l'heure du

10 Cf. Daniel M. Amos, *Spirit Boxing in Hong Kong: Two Observers, Native and Foreign*, *Journal of Asian Martial Arts*, no. 4. (1999).

11 Wong Shun Leung en fit l'amère expérience en 1957 en se faisant mettre KO à Taïwan lors du seul combat sportif de toute sa carrière de maître ès arts martiaux...

12 Voir à ce que j'ai écrit à ce sujet dans mon livre *L'Offensive du Dragon* (Guy Trédaniel, 2019, pages 115-116).

13 Notons toutefois que le plus ancien représentant français du *yiquan*, Ilias Calimintzos, fut dès les années 1990 à l'initiative du développement d'une pratique du combat sportif d'abord au sein de la Fédération Française de Karaté et Arts Martiaux Affinitaires (FFKAMA) puis dans le cadre de la Fédération des Arts Énergétiques et Martiaux Chinois (FAEMC).

14 Pratique qui perdure de nos jours dans les marges du monde chinois. Cf. Daniel M. Amos, opus cité.

15 Cette arme défensive sur laquelle était peinte une tête de tigre stylisée donnait son nom à ce corps d'armée apparut sous les Ming : « soldats aux boucliers en rotin » (*tengpai bing* 藤牌兵).

tigre avec des troupes déguisées de la sorte et conduites en outre par un général choisi en raison de son signe astrologique étaient ainsi censées assurer une éclatante victoire... Pourtant, la Chine des Qing n'était pas sans compter des corps d'armée dignes d'estime telle cette « cavalerie tartare » dont le lieutenant-colonel Garnet J. Wolseley, témoin et chroniqueur de la seconde guerre de l'opium, souligna l'extraordinaire bravoure<sup>16</sup>. Quoi qu'il en soit, la figure du « tigre de guerre » apparut aux yeux des observateurs comme un symptôme supplémentaire de l'archaïsme du monde chinois au même titre que l'arsenal désuet et hétéroclite dont s'encombraient encore les armées de l'empire Qing au XIXe siècle. Mais pour être obsolètes, ces armes n'en n'étaient pas moins également celles des dieux comme le montra Alain Arrault<sup>17</sup>, leur usage rituel s'inscrivant dans une martialité censée s'exercer au-delà du monde visible.

En traitant de certaines processions contemporaines à Taiwan<sup>18</sup>, Fiorella Allio a mis en lumière l'univers mental des traditions chinoises dans lequel tous les aspects de la vie sont surplombés par un arrière-monde peuplé d'esprits et traversé d'énergies qu'il s'agit de se concilier (les ancêtres, les flux vitaux) ou dont il faut se prémunir (les malemorts, les influences néfastes). Ainsi, pour les pratiques martiales originelles, tout porte à postuler une dimension exorciste visant à neutraliser l'adversaire par des procédés magiques ou encore à s'assurer le concours de divinités comme dans le cas du *shenda*. C'est d'ailleurs cette dimension qui domina lors du soulèvement des Boxeurs et le siège du quartier des légations à Pékin en 1900. Parallèlement à leurs opérations militaires, qui là encore tournèrent le plus souvent au fiasco, les insurgés menèrent une guerre spirituelle contre les influences néfastes dont étaient porteurs les étrangers, eux-mêmes assimilés à des démons (*gui* 鬼). Selon cette lecture, l'art martial serait autant l'apanage de ses adeptes que celui des diverses divinités combattantes enrôlées par les médiums.

Après le désastre engendré par la rébellion des Boxeurs, les arts de combat chinois ne purent renaître qu'en se transformant radicalement. Ce changement s'opéra par un double mouvement consistant d'une part à congédier les dieux en purgeant les pratiques corporelles de toute manifestation des croyances populaires et d'autre part à conformer celles-ci autant que faire se peut aux normes de la culture physique moderne non seulement occidentale mais aussi japonaise (le *taïso* 体操, *ticao* en chinois). Des adaptations assimilant les routines gestuelles à des exercices gymniques furent ainsi effectuées par le biais d'institutions privées (l'association Jingwu 精武 dès le début des années 1910) ou nationales (le Zhongyang guoshu guan 中央国术馆 en 1928), sous le feu impitoyable des critiques d'intellectuels progressistes tels que Lu Xun. À mon sens, il est donc primordial de repérer et analyser les ruptures ainsi que les continuités depuis les pratiques magico-martiales originelles, dont témoignèrent les soldats-tigres ainsi que les Boxeurs, jusqu'aux pratiques laïcisées de l'époque moderne entre euphémisation (le taiji quan), une recherche d'efficacité réinterprétant les recettes traditionnelles (le kung-fu de rue, Wang Xiangzhai) ou enfin l'adoption des critères sportifs qui finirent par s'imposer en Chine (de Zhu Guofu au *sanda* en passant par la technicité du *wushu* sportif).



Un soldat « tigre de guerre » (William Alexander, *The Costumes of China*, 1805)

16 Garnet J. Wolseley, *Narrative of the War with China*, 1862. Bien entendu, arcs et flèches ne purent rivaliser avec les armes modernes.

17 *Les caractères de la martialité dans la statuaire domestique du Hunan.*

18 *Circuits d'échanges et de confrontations rituelles. Les prestations des troupes martiales processionnelles à Taiwan.*



## **De la martialité floue au *soft power***

Une des interventions les plus attendues était celle de David A. Palmer dont l'ouvrage *La fièvre du qigong*<sup>19</sup> marqua un tournant dans l'approche des pratiques énergétiques chinoises, la présentation de celles-ci en Occident manquant très souvent de recul critique. Un travers que corrigea l'anthropologue canadien par une exposition rigoureuse des faits et une analyse remarquable du contexte politique et social qui vit l'essor puis la mise en question du qigong entre les années 1949 et 1999. Son intervention en visioconférence portait sur les « *maîtres civils et maîtres martiaux* » dans le cadre d'un rituel villageois communautaire en Chine du Sud. Las, le « maître martial » y apparut sous l'aspect d'un travesti assumant un rôle comique au cours d'un rituel en plein air ! Le sérieux des maîtres civils était par ailleurs représenté par des bonzes psalmodiant au même moment des sutras à l'intérieur d'un petit temple. Intérieur et extérieur, yin et yang, vertu martiale et vertu militaire, pour un double rituel dont la complémentarité du Wen (le lettré) et du Wu (le martial) serait gage d'efficacité. Paradoxalement, tout en s'éloignant du thème de cette journée consacrée à la culture martiale, la présentation de David Palmer contribua à mettre en évidence les ambiguïtés de la notion de martialité ainsi que la position incertaine du Wu du fait de sa subordination au Wen, le fonctionnaire lettré ayant toujours incarné le pouvoir supérieur dans un empire du milieu structuré par sa bureaucratie. Relégué à une place subalterne au sein du mandarinat, le militaire se retrouvait ainsi à une place inférieure tout comme la femme, soumise de son côté au pouvoir patriarcal. Un autre point évoqué notamment par Vincent Durand-Dastès<sup>20</sup> est l'association du chaos, de la rupture de l'harmonie, du déchaînement des forces et donc de la violence aux pouvoirs négatifs prêtés au féminin, notamment au sang menstruel et à la nudité. En conjuguant l'image du guerrier et celle de la femme redoutable détentrice de magie noire, l'imaginaire chinois a ainsi donné naissance à l'héroïne invincible de la littérature *wuxia* de cape et d'épée qui préfigure la guerrière impitoyable du *Kill Bill* de Tarantino.

Étrange martialité qui entretient la confusion des genres (yin dans le yang et vice-versa) et dont les armes semblent tournées autant vers des adversaires en chair et en os que vers les multitudes démoniaques... Au cours de la dernière intervention, Catherine Despeux, grand maître des études taoïstes en France, montra que cette démonologie concerne tout autant les corps, eux-mêmes organisés comme des États avec leurs forces défensives et leurs agresseurs qu'il s'agit d'expulser ou d'éliminer. Sa présentation *L'aiguille d'acupuncture, une arme exorciste*, souligna une fois encore l'interpénétration entre le corporel et l'immatériel, l'arme du thérapeute agissant simultanément dans les deux dimensions. Alors que l'acupuncture fut officiellement interdite en 1822 par le pouvoir mandchou, comme le rappela le professeur Despeux, il est intéressant de signaler que son ostracisation se poursuivit sous le régime républicain et que ce n'est qu'en Chine communiste que cet art médical fut définitivement réhabilité et rendu compatible avec la médecine moderne, cela bien sûr en évacuant notamment sa fonction exorciste. De ce point de vue, il est incontestable que le nouvel empire du Milieu sut opérer une véritable alchimie permettant de recycler en disciplines respectables et attrayantes ce que les élites occidentales mais aussi chinoises purent autrefois considérer comme de vieilles lunes. Ainsi, en se propageant à l'ensemble de la planète, ces traditions *réinventées* que représentent la médecine traditionnelle, les arts martiaux ou encore le qigong, apparaissent désormais comme autant d'armes efficaces au service du *soft power* chinois.

**José Carmona**

[www.shenjiying.com](http://www.shenjiying.com)

**Pour écouter les conférences sur Youtube :** [https://www.youtube.com/watch?v=t1\\_r-t1Pyo4](https://www.youtube.com/watch?v=t1_r-t1Pyo4)

---

19 Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (2005).

20 Les « diagrammes magico-tactiques » (*zhen*) : du rituel au théâtre et aux romans d'arts martiaux.